



Quand les gens des villages voisins de Mexy-aux-Bois, dans le Toulouais, veulent se moquer du vieux clocher tout délabré de ce pays, ils l'appellent le clocher au pendu. Intrigué, j'ai voulu savoir et voici l'histoire telle qu'elle me fut contée par un vieux.

C'était bien longtemps avant la guerre de 14. En ce temps-là, les moyens de communication n'existaient pas. Ceux qui n'avaient pas assez de terres n'avaient guère d'autre ressource que d'aller façonner les coupes de bois dans les forêts d'alentour.

Le grand Émile Didelon était donc bûcheron. Un boquillon comme on les appelait, taillé à coups de serpe et solide comme un chêne. Pas d'intelligence pour deux sous, mais un sale caractère dur et emporté. Un vrai sanglier de la forêt.

Il rudoyait fort la Didiche, sa femme, pauvre bougresse lui servant de bête de somme. Son vrai nom était Justine. Elle était agitée d'un perpétuel tremblement nerveux qui lui était venu de vivre dans l'appréhension continuelle des coups de gueule de son Mimile..., voire des coups tout court. Quand celui-ci criait un ordre, accompagné de solides jurons, elle se précipitait, éperdue et désordonnée, telle une oie qui a reçu un coup de bâton sur le tête.

Tous les lundis, au chant du coq, ils partaient rejoindre leur campement dans la forêt, du côté de la

Croix Mitta ou des Clairs Chênes. Lui marchait devant, elle derrière ; chacun ployant sous un barda de musettes, de cabas et d'un bon nombre de miches de pain de huit livres enfilées dans un bâton.

Pendant une semaine, de l'aube à la nuit, ils allaient hargner sur leur bois et vivre dans un misérable abri. La Didiche tirerait à la grande scie entre les soupes à faire bouillir et les harengs à cuire sous la cendre. Elle tournerait la meule pour remouler la hache. Et elle se ferait avanir à longueur de journée...

Mais c'était la fête patronale de Mexy-aux-Bois. Les Mexois étaient contents. La moisson était rentrée. Les femmes avaient fait la quiche et les petites gouttes de mirabelle avalées au dessert avaient mis de l'ardeur dans les veines et chacun et chacune avait un petit contentement au creux de l'estomac. On dansait chez la Tavie Gigleux. Elle avait déblayé l'arrière-salle de son café. L'Augustin Cordonnier, du village, tenait la première partie avec son violon. Le Jacobi, de Tressauville, jouait de la basse et l'Alexis Colin, le bourrelier de Chanoy, donnait la mesure avec un cornet à pistons.

Le Cordonnier jouait donc du violon. On l'appelait Cordonnier parce que c'était son métier. Il était venu au monde bossu et difforme. Aussi, étant plus grand, sa mère lui avait fait apprendre ce métier à Toul pour qu'il puisse gagner sa vie malgré ses infirmités. Son échoppe était adossée à l'église et on pouvait le voir tous les jours couper et coudre des souliers. Comme il ne s'absentait jamais, il avait aussi accepté la charge de sonneur de cloches. Un fameux sonneur d'ailleurs ! Nulle part dans le canton on n'en trouvait un autre pour carillonner pareillement des petits airs joyeux aux fêtes, mariages et baptêmes.

Au bal, les polkas succédaient aux scottish et aux mazurkas et les villageois de danser avec entrain. La Didiche Didelon était là aussi. Elle était tout à côté de l'estrade. Personne ne l'invitait à danser, d'ailleurs elle n'aurait pas osé. Le Mimile, lui, ne savait pas danser. Il s'était attablé dans la salle de café et jouait aux cartes avec d'autres boquillons. Mais pour elle c'était la fête quand même ; elle s'amusait de l'amusement des autres, même des gamins qui avaient été cueillir des boutons de guêtres et les piquaient sur les vêtements des danseurs.

La musique aussi l'intéressait vivement et cette musique avait éveillé en elle un petit émoi qui augmentait à chaque accord plus puissant. Elle passait de longs moments à admirer le jeu habile des doigts du Cordonnier. Celui-ci sentit bientôt cette attention et se mit à la regarder à la dérobée. Il n'avait jamais bien fait attention à elle mais voici qu'en la regardant mieux, il s'aperçut qu'elle n'était pas si mal.

Lui, pauvre bossu, n'avait jamais connu de femme. Étant gamin, il se cachait des autres pour éviter leurs plaisanteries et plus tard, pour rien au monde, il n'aurait osé faire des avances à une fille, imaginant déjà l'éclat de rire qui l'aurait couvert de honte.

Mais voici que son regard rencontra celui de la Justine et cela lui fit un choc, comme quand les gamins lui faisaient le sotré dans les yeux, au travers des vitres de sa boutique en lui renvoyant le soleil avec une glace. Il bomba la poitrine pour faire rentrer sa bosse, se maintint roide sur sa bonne jambe et joua avec un entrain inaccoutumé. Un peu plus tard il s'enhardit et lui demanda :

- Qu'est-ce que tu veux que je te joue, Justine ?
- Une valse...

Et le Cordonnier joua une valse. Avec un talent fortifié par un cœur qui battait plus vite. Ainsi donc une femme le regardait, lui, le bossu. La Justine était bouche bée. Ainsi on avait voulu lui faire plaisir, à elle, la Didiche, et c'était pour elle qu'on jouait.

- Les danseurs étaient en sueur et s'étaient mis en gilet.
- Cordonnier, la Soyotte ! Joue-nous la Soyotte !

La nuit était très avancée quand le bal prit fin. Après tant de regards échangés, le cœur du bossu battait à grands coups et la Justine était troublée. Elle repassa par la première salle où le Mimile jouait toujours, les yeux rouges de passion. Et comme aucun joueur ne semblait vouloir déceler, elle partit seule vers leur maison. Les souvenirs de la soirée étaient si forts qu'elle ne se décida point à rentrer tout de suite et resta là, dans la nuit, adossée à la grange.

Le Cordonnier, lui aussi, après avoir rangé son instrument et bu le pot de bière offert, prit le chemin du retour qui passait justement devant la maison du Didelon. La nuit n'étant plus très noire, il la vit contre la grange. Et même si l'obscurité avait été complète, quelque chose lui disait qu'elle serait là.

- Alors, belle fête, neme Justine ?
- Oh oui, belle fête, Augustin.

Il s'approcha tout près. Des minutes passèrent. Des frissons le secouaient et il claquait presque des dents. Pourtant il n'avait pas froid. Sa gorge était nouée et il savait qu'il bégaierait s'il cherchait à parler. Alors il prit la main de la Justine dans la sienne et la Justine ne la retira pas. Des minutes passèrent encore. Il s'enhardit. Elle était tout près, il l'attira à lui.

- Justine, laisse-moi t'embrasser.
- Oh non, Augustin, faut pas, faut pas... et puis le Mimile va arriver...
- Tout penaud, il la lâcha. Un coq chanta tout près. Alors tout d'un coup la Justine lui prit la tête entre ses mains et posa sa bouche sur la sienne, très vite ; et, rapide, elle rentra dans le corridor et ferma la porte sur elle...

Le Cordonnier éberlué resta là un instant. Puis, au comble de l'allégresse, il se décida à rentrer chez lui. D'ailleurs des discussions se faisaient entendre devant

le café, indiquant que les parties de cartes étaient terminées.

Mais la scène avait eu un témoin. La Phrasie Baugotte avait tout vu depuis son couloir où elle était tapie dans le noir, telle une vieille chouette.

Cette vieille fille passait d'ailleurs ses soirées à épier ainsi tout ce qui se passait dans le village. Pour un coup, en avait-elle vu des choses ! Allait-elle pouvoir en raconter ! Une joie intense l'envahissait, aussi grande ma foi que si l'on lui avait appris l'héritage de son Jules. Elle poussa le verrou avec mille précautions et, toujours sans lampe, elle alla se coucher, trouvant déjà le temps long après le jour et préparant déjà les phrases qu'elle allait dire...

Le lundi était encore fête à Mexy-aux-Bois et on dansait à nouveau. Après une matinée passée en tête à tête avec des pensées délicieuses, le Cordonnier reprit son violon. Mais pas de Didiche au bal de l'après-midi ! Il en eut le cœur gros et, vaguement inquiet, il n'en mangea pas au repas du soir. Au bal en soirée, sa Justine n'était toujours pas là ! Du coup il en fut désemparé. Il eut soudain l'impression que l'ambiance était drôle. D'abord pourquoi les hommes venaient-ils le saluer avec tant d'empressement ?

- Pour 20 points, dit le premier. Ah ! si le Mimile Didelon avait été avec nous !
- Alors c'est vrai, dit le second, qu'il est reparti au bois ?
- Puisque je te le dis ! Même qu'il a fichu une telle raclée à sa femme que tout le quartier l'a entendue crier.

- La pauvre Didiche, elle en voit des drôles avec lui.
 - Pour sûr, surtout que ce n'était pas sa faute si le Cordonnier lui courait après. Le Mimile a gueulé qu'il ne voulait pas s'en prendre à un bossu mais qu'il ne fallait pas qu'il se retrouve sur son chemin.
 - Celle qui était à battre, c'était la Phrasie, oui d'avoir raconté ça.
- Et les deux hommes rentrèrent au café.

Le Cordonnier sentit ses jambes faiblir. Il dut s'asseoir et il appuya sa tête contre une bûche. Son estomac s'était noué et il se sentait une forte envie de vomir. Il serait donc toujours maudit ! Mon dieu, que son corps était lourd. Il eût voulu rentrer tout doucement dans la terre et laisser partir son esprit au loin dans le noir, dans le néant !

Mais un brouhaha indiquait que l'on réclamait de la musique. Il eut un sursaut de volonté et rentra dans la salle de bal où un ah ! de satisfaction l'accueillit. La grosse Lulu Fontaine, qui voulait se distinguer, ajouta même :

- Eh bien, Cordonnier, tu es allé jusqu'aux Clairs Chênes donc ?

Il fit un semblant de sourire et reprit son instrument.

Quand enfin le bal se termina, il s'enfuit chez lui. Là, il s'assit sur son cuir, le visage blême et les yeux

fixés sur sa forme de cordonnier, mais ne la voyant pas, le regard perdu à des kilomètres de là. Cette immobilité était effrayante et, quiconque eut vu cette scène, éclairée par la lumière blafarde d'un copion à huile, se fut ensauvé tout rempli d'épouvante...

Le lendemain dans la matinée devait être célébré l'office des morts. Il convient de penser aussi aux morts, n'est-ce pas ? A la surprise générale, on n'entendit pas sonner les cloches. On n'avait pas entendu sonner l'angélus, mais personne ne l'avait remarqué. L'heure de l'office approchait et on n'entendait pas davantage le premier coup l'annonçant.

Monsieur le Curé fut inquiet. Jamais le Cordonnier n'avait manqué une sonnerie. Il devait sûrement être bien malade ; il irait donc le voir après l'office. Pour le moment, il ordonna à des gamins d'aller sonner les cloches. Ceux-ci revinrent presque aussitôt en piaillant des choses incompréhensibles. Avec des difficultés, monsieur le Curé réussit enfin à comprendre qu'on avait volé les cloches !

Il se rendit aussitôt au clocher, suivi de quelques hommes et de la meute bruyante des enfants. Là, sous le porche, il dut se rendre à l'évidence ; il n'y avait plus de cordes ! Les glissoirs en faïence dans lesquels passaient les cordes au travers de la voûte étaient désespérément vides. Et ces petits trous ronds, remplis d'obscurité, avaient quelque chose d'inquiétant. Tout le monde, la tête levée, avait un air ahuri. Le père Guériaud qui avait une vache ayant vêlé justement après le bal, se rappela avoir entendu, la nuit, un bizarre bruit de cloche. Il avait alors pensé qu'une chouette s'était heurtée à l'une d'elles.

Monsieur le Curé dit qu'il fallait aller voir à l'étage au-dessus, peut être qu'on verrait quelque chose.

On s'aperçut alors que la porte donnant accès aux étages, d'habitude fermée à clef, était seulement clanchée. On l'ouvrit. L'escalier de bois montait dans la pénombre et cela n'avait rien de rassurant. Le Titil Magot, surnommé ainsi parce qu'il avait fait la campagne du Tonkin, se devait d'être le premier. Accompagné de quelques-uns, il commença l'escalade.

Quand il arriva dans la pièce du dessus qui était aussi la chambre de l'horloge, il avait pris de l'avance sur les autres, le deuxième se donnant l'air essoufflé et le troisième faisant plutôt mine de monter.

Vraiment on n'y voyait que goutte. Le Titil Magot craqua une allumette que le courant d'air de l'escalier éteignit aussitôt. Mais il avait eu le temps d'apercevoir le Cordonnier pendu à la corde de la grosse cloche, la langue lui sortant toute grande..

Le pauvre, dans son désespoir, avait tiré la première corde pour disposer d'une longueur suffisante à la confection de son nœud coulant. Seulement il lui fallait quelque chose pour monter dessus ; il avisa alors le châssis de l'horloge installée dans un coin opposé. A nouveau, il tira la corde passant le plus près. C'était celle de la petite cloche. Il se ravisa, pensant qu'elle tinterait. Il sortit alors la dernière, celle du mitant, qui était celle de la grosse cloche. Il escalada l'horloge et fit le nœud. Il avait juste fini quand sa bougie, arrivée à sa fin, s'éteignit. Et dans le noir il fit le grand saut...

Ce qui prouve que, même à Mexy-aux-Bois, on peut mourir d'amour.

Théo SAINTOT

NR : Cette nouvelle, présentée au Prix Moselly en 1958, a alors été classée seconde.

Que Dieu sertit !

On était à Pâques.

Le rude hiver lorrain était passé. Le printemps s'annonçait. L'air était encore vif mais le ciel était bleu et le soleil brillait. Par delà l'ondulation des terres argileuses, on distinguait nettement, au loin, la cathédrale de Toul. On voyait encore, çà et là, miroitant au soleil, des flaques d'eau retenues par le sol glaiseux du plateau. Du vert tendre commençait à se révéler et ses touches d'aquarelle augmentaient de jour en jour. Les pâquerettes, timides comme des jeunes filles dans le monde, étaient écloses, ne voulant pas faire mentir leur nom, et les fleurs jaunes des pissenlits mettaient par place des éclaboussures d'or.

A Sexey-les-Bois, tout le monde s'activait dans les jardins et les chènevières par derrière les maisons. Les aïeux aussi étaient sortis, les cheveux gardés longs pendant l'hiver, dépassant en boucles de leur casquette et ils tendaient leurs vieilles mains au soleil pour les réchauffer.

Etudes Touloises, 2015, 153, 35-39

Même les chats avaient abandonné leurs gerbières et s'étiraient en se faisant les griffes sur les troncs des mirabelliers. Les vieux murs s'ébrouaient et perdaient leurs plaques de crépi, décollées par le gel. L'air était rempli de tous ces bruits particuliers qu'on n'entend qu'au printemps et qui vous donnent de la joie au cœur, le claquement sec du sécateur qui coupe les branches, le flic-flac des deux coups de bêche qui tranchent et éparpillent la motte de terre arrachée au sol...

Les gamins s'étaient rassemblés à l'entrée du village. Tous les ans, pendant la Semaine Sainte, ils remplaçaient les cloches parties à Rome. Munis de crécelles en bois, qu'à Sexey on appelle les « brouets », ils parcouraient les rues du village, suivant un itinéraire immuable, pour annoncer les offices et les angélus. En rang par deux, les communiantes en tête, puis les sous-communiantes, puis tous les autres, ils commençaient par le haut du village et descendaient la grande rue.

Sur un air pleureur et traînard, ils chantaient trois fois de suite ce qu'ils annonçaient, c'est-à-dire : « Voilà l'premier coup » ou « Voici midi », puis ils faisaient tourner leurs brouets pendant un temps à peu près égal à celui passé à chanter. Et ainsi de suite, brouets-chants-brouets... Ça et là, sur leur passage, une mère plaçait vite derrière eux, pour un brin d'escorte, un marmot sachant à peine marcher, pour qu'il puisse tourner la crécelle avec les grands. La cohorte chantante et bruisante allait jusqu'au « breuillot » puis revenait sur ses pas, s'enfilait un instant dans la ruelle de la Commanderie, faisait un crochet par le Mouti et terminait par le bas du village.

Le samedi, les cloches étant de retour, les brouetteurs s'en allaient, paniers au bras, chercher la récompense de leur travail. Toujours en rang, ils s'introduisaient dans les couloirs et, après s'être annoncés par une rafale de brouets, chantaient une chanson de circonstance très naïve, sorte de vieille complainte médiévale ayant traversé les siècles, inventée Dieu seul sait par qui, dont voici les paroles :

« Ô filles, ô femmes,
Que Dieu servit !
Donnez des œufs à ces pauvres écoliers
Et vous irez en paradis
Comme les poules et les poulets
S'en vont au lit... »
...Brouet-Chants...

La maîtresse de maison sortait alors et leur donnait quelques œufs. Puis la bande paillarda s'engouffrait dans le couloir voisin. Des femmes malicieuses faisaient recommencer la chanson plusieurs fois de suite ; d'autres plus malignes encore exigeaient que chacun chantât séparément. La collecte terminée, ils s'en allaient faire le partage dans la salle du catéchisme.

Mais on était Vendredi saint.

Les gamins, rassemblés à l'entrée du village, attendaient en jouant le moment de partir annoncer le dernier coup de l'office de trois heures. Pour être à pied d'œuvre, ils passaient les journées entières à cet endroit. De temps en temps, une estafette allait jusqu'à la première maison s'informer de l'heure auprès de l'Eugénie Raccadot. La « Génie » d'ailleurs prenait quelque fois un malin plaisir à leur indiquer une heure fausse et maintes fois l'Angélus de midi fut sonné vers onze heures...

Donc les gamins jouaient à l'entrée du village, les brouets déposés sur le muret du « gueilloir », tels des armes en faisceaux. Le gueilloir était vide d'eau et il y avait belle lurette que l'on n'y baignait plus les animaux. On y jetait même les ordures. Les sureaux l'avaient envahi et cette végétation formait un enchevêtrement propice aux jeux. La bande de « brouetteurs », transformée en horde guerrière, s'y livrait à des assauts et l'ardeur des combattants était excitée par la présence de quelques filles.

Un peu plus loin, complètement étranger à tout ce bruit en provenance d'un monde qui n'était pas le sien, un matou au poil noir était figé devant un trou du mur. Un gamin le vit et cria : « Hé, le chat de la Biqui ! ».

La « Biqui » était une vieille fille qui vivait misérablement dans une mesure. Ses parents s'en étaient allés très tôt de la poitrine et ne lui avaient rien laissé. Pour vivre, elle cultivait son jardin et elle allait faire des journées chez les autres. Dans son enfance, livrée seule à elle-même, elle s'était blessée au pied en tombant sur des tessons de bouteille. De cet accident, il lui était resté un pied raide qui la faisait boiter.

Le chat, maintenant s'était ramassé, prêt à la détente. Les pattes en avant, les griffes fébriles et le cou tendu, il ressemblait ainsi à un motif de plâtre pour buffet de salle à manger. Derrière lui les gamins s'étaient rassemblés en silence.

Le Dédé Franiatte, qui avait trouvé un morceau de planche pour s'en servir de bouclier à parer les projectiles, le leva à bout de bras avec précaution et l'abattit de toutes ses forces sur la tête du chat. Celui-ci, tel un ressort d'horloge qui gicle de son boîtier, fit un bond et tourna trois tours sur lui-même. Avant qu'il n'ait repris ses esprits, le Dédé le plaqua au sol d'un autre coup bien asséné et, rapide, il lui appuya l'extrémité de la planche sur la gorge. Le chat se trouva couché sur le dos, se convulsant sous la torture.

Il se mit à gigoter, roulant son train arrière dans l'espoir d'agripper cette planche avec ses griffes et de se libérer. Ce mouvement rotatif était comique pour ses bourreaux. Ils s'étaient mis à crier d'allégresse et se livraient, dans leur excitation, à toutes sortes de contorsions extériorisant leur joie cruelle. Plusieurs aidaient le Dédé à appuyer sur l'autre extrémité du morceau de bois. La petite Clarisse Pierrard trépignait. Les deux poings fermés, les pouces vers le bas, elle mimait le geste d'enfoncer plus fort, imitant ainsi inconsciemment le public romain aux arènes, refusant la grâce du gladiateur blessé.

La pauvre bête s'asphyxiais. Dans sa lutte désespérée pour la vie, elle réussit à accrocher la planche avec les griffes de ses pattes de derrière et se mit à donner des coups de jarret frénétiques. Mais ses forces déclinaient. Il n'y eut bientôt plus que quelques faibles secousses. Elle fit entendre un miaulement plaintif, pauvre petit cri de pitié étranglé dans sa gorge. Ses pattes eurent encore un léger spasme, puis lâchèrent le bois.

Et le chat mourut.

Ce fut juste à ce moment-là qu'arriva la Biqui par le chemin bordé d'une haie qui sépare les jardins des chènevières. Son tablier bleu était rempli de chiendent qu'elle voulait déverser dans le « gueilloir » et ce tablier pansu lui faisait un ventre proéminent qui brimbalait à sa démarche claudicante.

D'un coup d'œil elle comprit. Elle jeta sa gironnée et courut vers le lieu du supplice. Les enfants firent un mouvement de retraite. Elle s'assura que son chat était bien mort puis elle leur cria des invectives.

- Petits voyous ! Bande de garnements !

La colère et la peine l'étouffaient et elle ne pouvait rien ajouter d'autre ; une boule lui était montée dans la gorge. Elle ramassa des cailloux et, maladroitement, les leur jeta mais pas trop fort bien sûr pour qu'ils ne les atteignent pas.

La Marguerite Franiatte, la mère du Dédé, n'était jamais bien loin. Ayant eu son fils très tard, elle le couvait. Grande et méchante langue, elle était crainte et détestée de tout le monde. De loin, elle vit qu'on en voulait à son rejeton. Et qui ? La Biqui ! J'vous demande un peu ! Ah mais, on allait voir.

Elle accourut, la pointe de la palatine en tricot qu'elle portait sur la tête lui battant le front, telle la crête d'un coq cherchant la bagarre. Les mains posées de chaque côté de son ventre, doigts écartés, elle se campa derrière la Biqui.

- Dis donc, fit-elle en tordant sa bouche où, sur la lèvre supérieure, étaient piqués quelques poils comme une moustache de chat, v'là qu'te bats les gosses maintenant ?

- Ils m'ont tué mon chat, répondit la Biqui, encore indignée et frémissante.

- Ton chat, il était galeux, ton chat !

- Mon chat galeux ! Quel mensonge !

- Et puis il allait toujours chez les autres pour chercher à manger. J'vous demande un peu, nourrir un chat quand on n'a déjà pas pour soi ! Quand on est c'que t'es, on n'a pas de chat.

- Et qu'est-ce que je suis ?

- Une moins que rien que t'es ! Oui ! Quand on a un père qu'a tout mangé...

La Biqui voulut répliquer et racla sa gorge pour la dégager, une gorge prise par ce qui n'était peut-être qu'une remontée de sanglots. Puis elle ouvrit la bouche deux ou trois fois, mais aucun son n'en sortit... Alors, elle ramassa son chat mort, le mit sous son bras et s'en fut.

La Marguerite la regarda partir, immobile, les yeux plissés, avec un tremblement de paupière de l'œil droit.

Les gamins qui jusque là s'étaient tus, peureux, explosèrent. Il se mirent à pousser des houhou stridents et s'élançèrent derrière la Biqui pour lui faire un brin de conduite mais, à l'extérieur de la haie, tout en faisant crépiter les brouets à bout de bras, pointés dans sa direction.

La boiteuse, poursuivie par la meute, n'avait jamais tant claudiqué. On vit par-dessus la haie son chignon et son caraco monter et descendre, comme mus par une mécanique de chevaux de bois puis elle disparut au tournant...

La Franiatte,, toujours là pour jouir jusqu'au bout de sa victoire, dit pour elle-même :

- Oh, qu'ils sont bêtes les gamins-là !

Puis :

- Dédé, te changeras de tablier, je ne veux pas que t'aille à l'église comme ça...

Quelques instants plus tard, les brouets bourdonnèrent dans les rues et les enfants chantèrent «Voilà l'dernier coup». Et les paroissiens se pressèrent pour commémorer la mort du Christ.

Dans l'église dépouillée, suivant la tradition pour l'office des Ténèbres, le Crucifié, sur sa grande croix, était recouvert d'un grand voile violet.

Aussi personne ne vit que, cette année-là, il y avait une épine de plus à sa couronne et qu'il était mort un peu plus tôt.

Ô filles, ô femmes
Que Dieu servit !

Théo SAINTOT

Cette nouvelle a obtenu le Prix Moselly 1959.